

EUCCHARISTIE ET LAVEMENT DES PIEDS



La veille de sa passion, le Seigneur Jésus a accompli deux gestes qui, depuis lors, habitent la mémoire de l'Eglise : le lavement des pieds et la fraction du pain. Deux gestes inséparables, l'un et l'autre accompagnés de paroles qui en expriment l'intention, l'un et l'autre provenant de la même source : l'Amour qui bat et s'offre au cœur du monde.

La fraction du pain, plus couramment appelée « eucharistie », appartient à la vie « ordinaire » de l'Eglise et en constitue le trésor le plus précieux.

Vatican II recommande aux prêtres de *célébrer la messe tous les jours*¹. La plupart des religieux et religieuses ont une pratique quotidienne de l'eucharistie. Et même si, de nos jours, du fait de la diminution du nombre des prêtres, il devient plus difficile pour les fidèles du Christ de participer aussi souvent qu'ils le voudraient à une eucharistie proche de leur lieu de vie, il reste que beaucoup, surtout en région urbaine, en gardent une pratique fréquente, spécialement aux temps forts de l'année liturgique.

A l'inverse, le lavement des pieds fait figure de célébration plutôt « extraordinaire ». A quelques exceptions près, il n'est guère célébré que le Jeudi Saint, et encore...ce n'est pas toujours le cas. Le missel romain précise : *Après l'homélie...on procède au lavement des pieds, là où, pastoralement, il semble bon de le faire*. Cela veut dire que sa célébration est laissée à la discrétion de l'Ordinaire du lieu. Beaucoup de fidèles n'y ont jamais participé. C'est un geste étrange, embarrassant. A-t-il encore sa raison d'être ?

Dans les monastères où l'on vit selon la Règle de saint Benoît, la célébration du lavement des pieds est restée en vigueur jusqu'au concile Vatican II. Depuis, elle a été quasiment abandonnée, au même titre que d'autres pratiques jugées désuètes ou trop fréquentes comme l'étaient bon nombre de processions de type dévotionnel. Pareil abandon est-il justifié ? Notre communauté de Cîteaux s'est posée la question, dans une volonté de confronter nos pratiques monastiques avec l'Evangile et la Règle de saint Benoît. Aujourd'hui, le lavement des pieds a retrouvé une place particulière dans notre vie communautaire, et sa célébration nous provoque à une manière renouvelée de vivre les exigences de l'évangile.

Je présenterai ici le chemin qui nous a conduits à retrouver ce geste du Seigneur. J'ajouterai quelques réflexions en lien avec notre contexte ecclésial.

¹. *Presbyterorum ordinis*, 13.

La Règle de saint Benoît

Commenter la Règle de saint Benoît n'est pas la moindre tâche d'un père abbé. Ce n'est pas non plus la plus confortable. S'il appartient à la famille cistercienne, il ne peut oublier le propos radical des fondateurs de Cîteaux : dans un grand désir de fidélité à leur profession monastique, ils voulaient revenir à la « pureté » de la Règle. Non pas fidélité servile à la lettre de la Règle, mais fidélité créatrice à l'esprit qui l'inspire. De quel côté alors situer le lavement des pieds que saint Benoît prescrit à deux reprises : chaque samedi, au sein même de la vie communautaire, quand les frères se relaient pour les services de semaine², et dans les relations avec l'extérieur, pour accueillir les hôtes³ ? L'abandon du geste depuis plusieurs décennies incite à croire que sa pratique relevait davantage d'une fidélité servile que d'une inspiration créatrice. J'entends encore la réplique d'un frère avancé en âge à la question que j'avais intentionnellement posée : *Pourquoi notre communauté a-t-elle abandonné le lavement des pieds prescrit par saint Benoît ?* La réponse fut immédiate : *Plus personne n'y venait !* Ainsi donc, jusque dans la stricte observance cistercienne⁴, nul n'éprouvait la moindre culpabilité devant cet abandon. De façon positive, cela voulait dire qu'il était inconcevable, sous prétexte de fidélité à la Règle, de s'en tenir à une observance uniquement formelle. Garder une « pratique » devait rendre « intelligent » au sens monastique et évangélique du terme, c'est-à-dire développer le sens de soi et le sens de l'autre, travailler à l'humanisation des liens entre les uns et les autres. Le lavement des pieds est fait pour l'homme, et non l'homme pour le lavement des pieds. Sur cette base, nous avons repris la question en communauté.

Les frères se serviront mutuellement dans la charité⁵

Osons donc nous interroger : Au XXI^e siècle, la « pratique » du lavement des pieds demandée par saint Benoît peut-elle encore parler à notre intelligence ? La clé de la réponse affleure au seuil de la deuxième partie de la Règle. Après le service du Seigneur proprement dit, saint Benoît considère plusieurs services de communauté qui forment avec le premier un rapport identique à celui qu'il souligne entre les biens du monastères et les vases sacrés de l'autel⁶. Les relations humaines auront ainsi la marque de la relation la plus haute, celle du service de Dieu. D'un côté comme de l'autre, la négligence est sanctionnée. Celui qui est au service du Seigneur, qu'il serve aussi ses frères ! *Servir* fait donc figure de maître-mot. Il dit l'intention de l'esprit et du cœur, et il la manifeste. La communauté monastique se trouve ainsi dans un état de diaconie permanente. A l'oratoire comme partout ailleurs, les moines seront toujours en tenue de service.

². Règle de saint Benoît (RB) 35, 8.

³. RB 53, 13-14.

⁴. La communauté de Cîteaux appartient à l'Ordre Cistercien de la Stricte Observance (ocso), plus couramment appelé Ordre Cistercien Trappiste.

⁵. RB 35, 1.5.

⁶. RB 31, 10.

Pour être vraiment fidèles à saint Benoît, il faut faire un pas de plus. En matière de relations fraternelles, le service qu'il prescrit a la marque de la réciprocité : *Les frères se serviront mutuellement dans la charité*⁷. Autrement dit, la charité véritable s'exprime non seulement dans le service, mais plus encore dans le « service mutuel ». A cet égard, le latin *invicem*⁸ doit retenir toute notre attention. On le traduit généralement par « mutuellement », ou « réciproquement », ou encore « les uns les autres ». Saint Benoît reçoit ce mot de toute la tradition scripturaire. On en dénombre 118 occurrences dans la Vulgate : 35 dans l'Ancien Testament, 83 dans le Nouveau Testament, c'est-à-dire largement plus du double⁹. Mais surtout, l'usage du mot dans le Nouveau Testament accomplit une sorte de révolution dans l'ordre des relations humaines. Alors que, dans l'Ancien Testament, il ne signifie guère plus qu'une simple communication verbale de réciprocité, dans le Nouveau, la « vicinalité »¹⁰ devient une caractéristique fondamentale de la charité. Il ne s'agit plus seulement de se parler les uns aux autres, mais de s'aimer les uns les autres comme Jésus le commande : *Hoc est praeceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos. Voici mon commandement : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés*¹¹. On le voit, la vicinalité devient une composante indissociable du langage que prend la charité, non seulement pour s'exprimer en paroles, mais plus encore en actes et en vérité. Les exemples foisonnent, tant chez saint Jean que chez saint Paul, spécialement en contexte parénétiq ue : *Dieu a composé le corps en donnant plus d'honneur à ce qui en manque, afin qu'il n'y ait pas de division dans le corps mais que les membres aient un commun souci les uns des autres*¹². Dans le développement de sa grandiose théologie de l'Eglise, Corps du Christ, l'apôtre des nations en tire toutes les conséquences : *en toute humilité et douceur, avec patience, supportez-vous les uns les autres dans l'amour*¹³. *Que chacun dise la vérité à son prochain, car nous sommes membres les uns des autres*¹⁴. *Soyez bons les uns pour les autres, ayez du cœur ; pardonnez-vous mutuellement, comme Dieu vous a pardonnés en Christ*¹⁵. *Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ*¹⁶.

Un dernier point doit encore être mentionné pour saisir l'originalité scripturaire de l'*invicem*, auquel se réfère la Règle de saint Benoît. Ce mot latin traduit le grec « allèlos » qui, par sa racine même, « allos », met plus l'accent sur l'altérité que sur la réciprocité, et par conséquent sur le respect dû à l'autre et aux autres dans toutes les relations humaines. En régime chrétien, en effet, l'autre, quel qu'il soit et si défiguré qu'il soit, est en quelque sorte le sacrement du Tout Autre. Dans toute cette réflexion, il importe donc de se souvenir que la vicinalité porte autant la marque de l'altérité que celle de la réciprocité. *Invicem* n'est pas fusion mais suppose un travail sans cesse repris pour que l'altérité, qui fait souvent figure de menace, devienne au contraire richesse partagée. C'est sur la foi en effet que se fonde la vicinalité chrétienne, et non sur des dispositions communes naturelles.

⁷. RB 35, 1...5 : *Fratres sibi invicem servant...ceteri sibi sub caritate invicem servant.*

⁸. *Invicem* est à l'origine du mot français *vicinalité* qui est le propre des chemins de campagne reliant villages et communes. Chemins communaux, ou chemins *vicinaux* facilitent les communications de village à village.

⁹. Cf. F.P. DUTRIPON, *Concordantiae Bibliorum Sacrorum Vulgatae Editionis*, Paris, 1838. Article *Invicem*, pp. 690-691.

¹⁰. Cf. Ci-dessus note 8.

¹¹. Jn 15, 12.

¹². *Ut non sit schisma in corpore, sed idipsum pro invicem sollicita sint membra* (1Co 12, 24-25).

¹³. *...Supportantes invicem in charitate* (Ep 4, 2).

¹⁴. *...Quoniam sumus invicem membra* (Ep 4, 25).

¹⁵. *Estote autem invicem benigni, misericordes, donantes invicem, sicut et Deus in Christo donavit vobis* (Ep 4, 32).

¹⁶. *Subjecti invicem in timore Christi* (Ep 5, 21).

Une éthique de la réciprocité¹⁷

Il ressort de cette enquête dans la Parole de Dieu que la Bonne Nouvelle du salut en Jésus-Christ accomplit comme une révolution dans les relations humaines. Les chrétiens le savent, même si, hélas, leur vie ne lui rend pas toujours un témoignage convaincant. Ils devraient être en première ligne de cette révolution de l'amour dont le Nouveau Testament clame qu'il n'est pas seulement de l'ordre du don mais de l'ordre de l'échange où l'amour reçoit autant qu'il donne. C'est cela qui est à proprement parler « révolutionnaire » et dont nous n'avons pas encore suffisamment pris toute la mesure. *Invicem* en détient le secret. A nous de le montrer au grand jour.

Qu'est-ce à dire ? Si la vicinalité est une composante indissociable de la charité chrétienne, elle situe d'abord tout homme, toute femme, quels que soient leur âge, leur origine, ou leur culture, sur un terrain d'égale dignité du fait même de leur appartenance à une seule humanité. Pareille affirmation est aujourd'hui un acquis des « droits de l'homme » dont les racines chrétiennes, qu'elles soient officiellement reconnues ou non, ne peuvent être mises en doute. Notre responsabilité de chrétiens, c'est de tirer toutes les conséquences de la reconnaissance universelle de ces droits sur le terrain pratique des relations humaines, en commençant par nos communautés, nos Eglises particulières, et le Peuple de Dieu tout entier.

Pour être crédibles aujourd'hui, dans l'énorme confusion engendrée à tous les niveaux par la mondialisation, nous n'avons plus rien à dire sinon que nous sommes tous frères, tous frères et sœurs. Le reste est absolument secondaire et n'a d'importance qu'en fonction de l'universelle fraternité instaurée par Jésus, Christ et Seigneur. Si un monastère chrétien n'est pas au cœur de cette révolution fraternelle, à quoi servira-t-il ? Et au-delà de la vie monastique, si nous nous enfermons dans les distinctions, certes légitimes, du clergé et du laïcat, de la vie régulière et de la vie séculière, de l'Eglise universelle et des Eglises particulières, nous risquons d'en faire des barrières, alors que le baptême nous a d'abord réunis comme des frères et des sœurs au cœur de la Maison de Dieu

Comme au premier jour de l'évangélisation, il s'agit donc pour nous de manifester aux yeux du monde que nous sommes des fils et des filles de la lumière, que l'Esprit Saint nous est donné pour nous apprendre à marcher en communion les uns avec les autres. Si un jour il en fut autrement, si nous avons marché les uns sans les autres, ou pire, les uns contre les autres, il ne peut plus en être ainsi. Tel est le coût de l'*invicem*, le prix à payer pour édifier le nouveau Peuple de Dieu. Sensible aux plus récents enseignements du magistère, et avec la discrétion chère à saint Benoît, nous devons chercher comment décroïsonner ce qui n'a plus de raison d'être, pour que tous se reconnaissent frères et sœurs, au service les uns des autres, dans une charité qui sait mettre à profit nos légitimes diversités. Cela va loin, très loin. A une éthique axée sur le don où l'autre risque toujours d'être asservi au donateur, nous préférons une éthique de la vicinalité, axée sur la réciprocité et l'échange. Renversement radical qui va jusqu'à l'abolition de toute vassalité des uns à l'égard des autres, sinon au titre même de la vicinalité chrétienne où nous voilà tous invités à

¹⁷. Ce qui est écrit sous ce titre s'inspire de Alain DURAND, *La foi chrétienne aux prises avec la mondialisation*, pp.77-84, Cerf, Paris 2003.

imiter Jésus qui, par amour pour nous, s'est fait le vassal de l'humanité toute entière. Ainsi, c'est à chacun de nous de devenir le vassal de son frère.

Aux faibles, on accordera des aides

Une seconde caractéristique du service fraternel marque le propos de saint Benoît. Elle provient du mot *solatium*¹⁸, généralement traduit par *aide* :

...Aux faibles, on accordera des aides (solacia), pour qu'ils ne fassent pas leur service avec tristesse, mais tous auront des aides (solacia) suivant l'importance de la communauté et l'état des lieux (RB 35, 3-4).

On comprendra mieux ce que veut dire ici saint Benoît en relevant les autres passages de la Règle où se trouve le mot *solatium*. Sans doute n'est-ce pas un hasard si on le rencontre dès le premier chapitre, et ceci à deux reprises : la première fois, tel quel ; la seconde fois sous la forme *con-solatio* où le préfixe donne à l'aide qui est apportée un accent plus marqué de réconfort et même de « consolation ». Or c'est pour dire que les ermites, à la différence des cénobites, n'ont plus besoin d'une aide de ce genre pour mener le combat spirituel, ce qui signifie, *a contrario*, non seulement que les cénobites peuvent la trouver au monastère mais qu'elle leur est en quelque sorte indispensable. La remarque peut paraître anodine, mais quand on s'aperçoit que saint Benoît fait de ce *solatium* la première caractéristique de la vie commune dans la Règle, il faut la prendre très au sérieux, car cela veut dire qu'une communauté dont les membres ne s'apportent pas ce réconfort peut vite devenir la proie du diable. Énoncée de manière positive, c'est un appel fait à toute communauté de devenir un corps où les membres s'apportent les uns aux autres le tribut d'un mutuel réconfort. De la sorte, ils seront beaucoup mieux armés pour combattre les vices de la chair et des pensées. Ils seront les uns pour les autres des « consolateurs », des « paraclets », faisant face ensemble à toutes les choses dures et âpres qui peuvent se présenter à l'école du service du Seigneur.

Par la suite, c'est sur le terrain très concret des divers services de communauté que réapparaît le mot *solatium*. La Règle en parle explicitement en traitant du cellier (31,17), des semainiers de la cuisine (35,3.4), de la cuisine de l'abbé et des hôtes (53,18.20), et des portiers (66,5), mais ce ne sont que des cas particuliers d'un principe général selon lequel, *dans tous les services du monastère, quand les frères en ont besoin, on leur attribuera des aides (solacia)*¹⁹. Cette mesure de sagesse montre la finesse du sens pastoral de saint Benoît qui cherche à éviter tout ce qui peut nuire à la paix de l'âme et engendrer la tristesse. À une époque où l'on ne parlait pas encore de « stress », il se montre très conscient du phénomène des surcharges qui, surtout si elles se prolongent, risquent de susciter le trouble, l'agitation, le murmure, et par le fait même, gênent la recherche de Dieu. Une pratique entretenue du *solatium*, aide réconfortante apportée aux frères qui en ont

¹⁸. Dans la plupart des éditions de la Règle de saint Benoît, à la place de l'orthographe *solatium*, on trouve *solacium*. Quelle que soit l'orthographe du mot, il garde le même sens : *aide, allègement, soulagement, consolation*.

¹⁹. RB 53,19-20.

besoin, s'avèrera un bon moyen de couper court aux mauvais rejetons qui poussent vite quand le fardeau devient trop lourd.

Ce type d'aide, on le voit, même s'il comporte un aspect corporel incontestable, a une visée nettement spirituelle. Comme toujours, saint Benoît cherche à protéger la vie de l'âme et la qualité de la vie communautaire. En ce sens, il est possible d'y voir, comme dans la vicinalité elle-même et inséparable d'elle, une des composantes fondamentales de la condition humaine : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul...* L'« aide qui lui est assortie » au jardin d'Eden porte un fruit nouveau quand il entre dans la nouvelle création. Tandis que le premier Adam, à la vue de l'« aide » que lui donne le Créateur, s'écrie : *voici l'os de mes os*²⁰ !, le Nouvel Adam lui élargit le cœur en disant : *voici mon frère, ma sœur, ma mère*²¹ ! Ainsi, renouvelée de fond en comble dans la Nouvelle Alliance, la conjugalité demeure, mais son fruit véritable devient l'universelle fraternité où, par la grâce de l'Esprit Saint, nous crions tous *Abba, Père*.

Pour déceler plus encore la profondeur du mot *solatium*²², il n'est pas défendu d'y voir un développement verbal du mot latin *sol*. Cela jette une lumière toute particulière sur l'aide que les frères doivent s'apporter les uns aux autres. Non seulement elle sera réconfortante mais profondément rayonnante. Ce sera une aide « solaire », une aide chaleureuse et « ensoleillée », comme celle que la terre reçoit du soleil. Aide trinitaire, donnée par le Père des lumières, le Soleil de justice et l'Esprit consolateur, les frères se la manifesteront les uns aux autres dans la Maison de Dieu.

Invicem et *solatium* forment ainsi les deux piliers du service fraternel conçu par saint Benoît. Sur cette base, on peut édifier une solide théologie de l'« entraide fraternelle », le mot « entraide » combinant les caractéristiques de chacun des deux termes, tout en corrigeant les risques d'asservissement d'une aide qui tomberait de haut sans être suffisamment ouverte à l'altérité et à la réciprocité. *Toutes choses, en effet, vont deux par deux et sont créées en vis-à-vis : l'une ne va pas sans l'autre, et chacune souligne l'excellence de l'autre*²³. Comment ne pas souhaiter que, sur ces deux piliers, une communauté monastique, mais tout autant n'importe quelle communauté chrétienne trouvent leur assise et prennent leur essor ?

Le geste du salut par le bas

Remettre le lavement des pieds dans le large contexte que lui donne la Règle de saint Benoît a rendu plus facile pour notre communauté la remise en question de la légitimité de son abandon. Toutefois, cela ne nous permettait pas encore de le retrouver de manière « régulière » et pour ainsi dire « ordinaire », comme c'est le cas aujourd'hui. Pour cela, il a fallu poursuivre notre réflexion sur le geste lui-même.

²⁰. Gn 2,18...23

²¹. Mt 12,50.

²². Il semble plus sûr de fonder l'étymologie de *solatium* sur le verbe *solor* (consoler, apaiser), mais cela n'exclut pas un renvoi lointain au latin *sol* (soleil), ne serait-ce qu'au niveau de l'assonance, à la manière dont Guillaume de Saint-Thierry, dans la *Lettre aux frères du Mont-Dieu* rapproche le mot *cella* (cellule) du mot *caelum* (ciel).

²³. Si 42,24-25.

Nous avons aussi beaucoup reçu de rencontres providentielles avec des personnes et des groupes ouverts à une redécouverte « intelligente » du geste du Seigneur.

Pour justifier l'abandon presque total du lavement des pieds dans la vie ordinaire de l'Eglise et des monastères, il n'est pas rare d'entendre dire que ce geste appartient à une culture qui n'est plus la nôtre. Tout en gardant le « signifié », il faudrait donc inventer d'autres « signifiants » qui correspondent à la même intention. Peut-être ! Le fait est cependant que, jusqu'ici, rien n'a été trouvé qui soit aussi « parlant ». On ne peut pas non plus oublier que l'argument de l'inadéquation culturelle a été avancé pour l'eucharistie elle-même dans les ères géographiques où le pain et le vin sont rares ou inexistantes, et donc pratiquement « insignifiants ». Or, jusqu'ici, le magistère de l'Eglise ne l'a jamais jugé suffisant pour célébrer l'eucharistie avec d'autres « matières ». Ceci montre la faiblesse d'une telle argumentation en regard de la force d'incarnation des gestes du Seigneur à l'heure où il va jusqu'au bout de son amour pour nous. Par le lavement des pieds, il veut nous entraîner jusqu'au bout du service. Par l'eucharistie, jusqu'au bout du sacrifice.

D'autres arguments se présentent aussi en faveur du bien-fondé de l'abandon du lavement des pieds, ou du moins de la rareté de son usage. Il y a d'abord l'indécence du geste qui fait irruption dans la liturgie, alors que celle-ci, habituellement,

s'adresse au corps en le magnifiant, en l'ennoblissant : les vêtements liturgiques, les attitudes et les gestes ne sont pas ceux de la vie quotidienne, ils sont empreints d'une certaine solennité, sont exécutés avec le souci d'une certaine ampleur et d'une certaine beauté.

Au contraire, dans le cas du lavement des pieds,

la liturgie prend un risque considérable, car c'est la chair nue qui fait irruption...il y a quelque chose d'incongru, voire d'obscène, dans le geste qui éclate...La maladresse ou le ridicule ne sont jamais loin : il faut déjà atteindre le pied, c'est-à-dire aller le chercher là où il est, en bas, puis le dénuder alors qu'il est généralement tenu caché. D'un coup, le corps reprend ses droits dans ce qu'il a de plus charnel et concret : une autre « présence réelle »²⁴.

Ce rude constat n'empêche pas le même auteur de poursuivre de manière persuasive :

...Mais les pieds sont aussi notre lien à la terre d'où nous avons été tirés : rappel de notre condition humaine, qui est la condition de la créature. Se préoccuper des pieds, c'est donc prendre au sérieux la nécessité, pour l'homme, d'un juste rapport à son origine et à sa nature profonde...

...Il est bien entendu que le chrétien ne passe pas sa vie une bassine à la main : c'est donc bien un exemple qui est mis sous nos yeux. Mais l'audace de la liturgie exprime une vérité essentielle : il faut aller jusqu'au bout du signifiant pour atteindre le signifié. On pourrait objecter que, puisqu'il ne s'agit pas de mimer le geste du Christ, mais d'inventer les gestes qui aujourd'hui

²⁴. Christelle JAVARY, *La guérison, Quand le salut prend corps*, Cerf, Paris 2004, pp.126.

correspondent à la même intention, il est inutile de s'attarder sur le lavement des pieds. Une fois qu'on a compris le message (le service du frère), le geste est superflu...Mais c'est le salut qui est mis sous nos yeux dans une sorte de crudité charnelle...L'eucharistie s'adresse au corps mais par le haut... Or le jour où l'Eglise fait mémoire de l'institution de l'eucharistie, elle rapproche et unit de manière remarquable deux gestes accomplis l'un et l'autre dans la condition corporelle : le geste du 'salut par le haut' et le geste du 'salut par le bas'. Des pieds à la bouche, c'est le corps tout entier qui reçoit et accueille le salut, pour être rendu capable d'en faire part au monde²⁵.

La vicinalité inhérente au lavement des pieds et au commandement nouveau

Certains sont également tentés de réserver le geste du lavement des pieds aux seuls ministres ordonnés. Si telle était l'intention du Seigneur, l'Eglise lui serait donc infidèle depuis deux mille ans en laissant des femmes s'y livrer, comme c'est le cas dans les monastères où l'abbesse lave les pieds de ses sœurs le Jeudi Saint. Cet exemple montre vite le peu de portée d'un tel argument, surtout si on fait le joint entre ce geste du Seigneur et le commandement nouveau qu'il laisse à ses disciples quelques instants après :

Aimez-vous les uns les autres. Comme je vous aimés, vous devez vous aussi vous aimer les uns les autres. Si vous avez de l'amour les uns pour les autres, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples²⁶.

Si le lavement des pieds des pieds est réservé aux seuls ministres ordonnés, quelle gymnastique théologique faudrait-il inventer pour assurer que le commandement nouveau, lui, ne l'est pas ? Par ailleurs, on ne peut qu'être vivement frappé par la force verbale de l'injonction du Seigneur qui, ici et là, est tout à fait semblable :

*. si je vous ai lavé les pieds, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres...
. comme je vous ai aimés, vous devez vous aussi vous aimer les uns les autres...²⁷*

La vicinalité commandée et signifiée apparaît donc ici dans toute sa force. Cela explique pourquoi la célébration du lavement des pieds qui avait lieu chaque samedi dans les monastères, conformément à la prescription du chapitre 35 de la Règle de saint Benoît, avait reçu le nom de *mandatum* : pendant que les serviteurs de table entrant et sortant de semaine lavaient les pieds de leurs frères, la communauté se remémorait le « commandement nouveau » (*mandatum novum*) du Seigneur.

Eu égard à ce geste qui, dès son institution, a rencontré de l'opposition – qu'on se souvienne de la réaction de Pierre ! -, je voudrais enfin remarquer que, ce faisant, Jésus n'invente rien. Il ne fait que reprendre un geste dont il a bénéficié lui-même et dont les Evangiles ont gardé la mémoire. Geste accompli non par des hommes, mais

²⁵. *Ibid.*, pp.122...128.

²⁶. Jn 13, 34-35.

²⁷. Cf. la traduction de Jn 13, 14.34 par la TOB.

par des femmes, et qui plus est, au moins dans le cas du repas chez Simon le pharisien, par des femmes à la réputation douteuse²⁸. C'est peut-être surtout en cela qu'il prend un très grand risque. Pierre finit malgré tout par accepter, car Jésus en fait une condition pour *avoir part avec lui*. Sans doute, ne devons-nous pas perdre de vue qu'en assumant un tel geste et en demandant à ses disciples de le « faire » à son exemple, Jésus universalise une attitude qui, non seulement connote celle du service mais aussi, pour ce qui est des Evangiles, rappelle des visages féminins. S'il en est ainsi de la vie nouvelle dans le Christ, il ne devrait plus y avoir aucune honte pour les chrétiens, hommes ou femmes, d'être à tour de rôle les uns aux pieds des autres à l'exemple du Maître.

Heureux serez-vous, si vous le faites²⁹ !

Il est permis de penser que notre contexte ecclésial actuel aurait beaucoup à gagner en donnant au lavement des pieds une place vraiment reconnue. Comme l'eucharistie, lui aussi est un trésor, différent mais complémentaire. Comme elle, le Seigneur l'a institué la veille de sa Passion et accompagné de l'injonction de le « faire »³⁰ à notre tour. Jusqu'à maintenant, il semble avoir été, sinon mis de côté dans la vie « ordinaire » de l'Eglise, du moins trop peu exploité. On peut même avoir l'impression que la fidélité à l'un joue presque comme une dispense de fidélité à l'autre. Suffit-il en effet de renouer avec le lavement des pieds une fois par an, le Jeudi Saint, pour être fidèle à la mémoire de Jésus ? Par ailleurs, quand l'évêque dans sa cathédrale lave les pieds d'une douzaine de fidèles, ou l'abbé dans son monastère d'une douzaine de moines, n'est-ce pas une fidélité qui reste à mi-chemin de l'intention profonde du Seigneur : *Si je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous*³¹ ? C'est à la réciprocité du geste entre nous que l'exemple du Seigneur veut nous conduire. Autrement, nous en restons à une pratique du lavement des pieds aussi regrettable que celle de l'eucharistie où, pendant des siècles, le seul ministre communiait, laissant l'assemblée privée de la nourriture qui lui était destinée et renvoyée à une « communion spirituelle ».

On comprendra que notre méditation ne cherche nullement à remettre en cause la grandeur et la sainteté du sacrement de l'eucharistie. Nous le vénérons et nous l'adorons dans la foi de l'Eglise, source et sommet de toute sa vie. S'il y a question, c'est sur le rapport entre l'eucharistie et le lavement des pieds dans la vie « ordinaire » de l'Eglise. Pourquoi celui-ci semble-t-il à ce point laissé dans l'ombre ? Cela serait peut-être sans gravité si l'on ne pouvait voir dans cette « omission » l'une des raisons qui ont abouti à tant et tant de divisions et de déchirements dans l'Eglise. Toutes nos « disputes » eucharistiques et toutes nos querelles dogmatiques, pour sérieuses qu'elles soient, auraient-elles jamais eu leurs raisons d'être ou en tout cas les conséquences que l'on sait dans la vie du Peuple de Dieu, si nous avions été

²⁸. Lc 7, 36-50. S'il est vrai que, dans cette scène évangélique et celles qui peuvent s'en rapprocher, la matière utilisée est du parfum et non de l'eau, il reste que l'attitude corporelle est analogue. C'est en ce sens que nous pouvons dire que Jésus « n'invente rien ».

²⁹. Jn 13, 17.

³⁰. Lc 22, 19 ; Jn 13, 15.

³¹. Jn 13, 14-15.

plus fidèles à célébrer intelligemment et comme il convient le geste du Seigneur lavant les pieds de ses disciples et leur donnant son commandement nouveau ?³² En ne retenant dans la vie « ordinaire » de l'Eglise que « le geste du salut par le haut », n'a-t-on pas donné ombrage à l'eucharistie elle-même dont le « président » n'est jamais plus que le sacrement de « celui qui sert³³ » ? Avec tout l'amour et la déférence que nous vouons à l'Eglise, osons dire davantage encore : Ne se porterait-elle pas mieux dans sa tête et dans son cœur si elle prenait davantage au sérieux « le geste du salut par le bas » ?

Prendre au sérieux le lavement des pieds, c'est prendre au sérieux la béatitude que Jésus y agrafe : *Heureux êtes-vous, si vous le faites*³⁴ ! Il est vrai que le président de l'eucharistie n'en dit pas moins : *Heureux les invités au repas du Seigneur* ! On peut bien sûr spiritualiser ces gestes et ces paroles, mais la béatitude ici et là est dans le « faire ». Un « faire » qui ne s'en tient pas au rite mais qui pourtant y prend sa source et y trouve son sens. Un « faire » mystagogique qui donne la joie d'entrer dans le mystère. Un « faire » où le « pour vous » de l'eucharistie et l' « entre vous » du lavement des pieds enracinent toute l'Eglise dans l'harmonieux équilibre de la charité parfaite.

Une lampe à mettre sur le chandelier

Dans notre vie d'Eglise aujourd'hui, certains pressentent que le lavement des pieds est un trésor qui reste encore caché dans le champ de l'évangile, une mine à peine explorée pour la nouvelle évangélisation. Non qu'il soit la panacée pour répondre à toutes les questions que nous portons, mais une lampe à mettre sur le chandelier pour éclairer toute la maison, découvrir encore mieux les dons que le Seigneur nous a faits, les célébrer dans l'émerveillement de l'Esprit, et les annoncer d'une manière encore plus convaincante.

A cet égard, les communautés de l'Arche sont pour nous comme un signe prophétique :

*Toutes, quel que soit leur lieu d'implantation, accordent une place particulière au Lavement des pieds. Comme s'il était, par-delà les différences religieuses, le geste par excellence de l'humilité et de l'unité, capable de bouleverser la logique humaine pour révéler la logique de l'Amour*³⁵.

Si l'Arche fait figure de précurseur en donnant au lavement des pieds une véritable place dans la vie de ses communautés, d'autres lieux d'Eglise s'y ouvrent progressivement. Certains y sont conduits par les circonstances elles-mêmes,

³². Même s'il ne s'agissait pas à proprement parler du lavement des pieds, on se souvient avec émotion de l'initiative prise par Paul VI en 1975, dans la chapelle Sixtine, après l'annonce du dialogue théologique qui s'ouvrirait entre l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe : le Pape fit un geste qui stupéfia toute l'assistance ; il s'agenouilla devant le représentant de l'Eglise orthodoxe (patriarcat de Constantinople), le métropolitain Méliton de Chalcédoine, et lui baisa les pieds. Ce geste est sans précédent dans l'histoire de l'Eglise. Lorsque le métropolitain voulut faire en retour le même geste, Paul VI l'en empêcha pour préserver toute la gratuité de son initiative, et éviter toute interprétation en forme de pression indirecte sur le patriarcat de Constantinople.

³³. Lc 22, 27.

³⁴. Jn 13, 17.

³⁵. La Croix, samedi 12 – dimanche 13 juin 2004.

comme telle ou telle communauté de moniales obligée de s'interroger face à la pénurie des prêtres disponibles pour célébrer l'eucharistie³⁶. D'autres, dans les milieux monastiques, y réfléchissent de façon plus systématique. Ainsi, la Commission Francophone Cistercienne (C.F.C.) a organisé une session sur le thème du lavement des pieds en faisant appel à plusieurs intervenants : un théologien moraliste, un anthropologue, le fondateur de l'Arche, une moniale bénédictine³⁷. Une deuxième session, programmée pour l'automne 2009, a prolongé cette réflexion avec quatre nouveaux intervenants : un abbé bénédictin, une vierge consacrée, un évêque, une moniale cistercienne.

Non moins importante, la réflexion menée sur le lavement des pieds dans le cadre de la pastorale des fidèles divorcés-remariés, une réflexion qui va jusqu'à en « faire » l'expérience³⁸. Pareillement, on peut comprendre que les diacres permanents y soient particulièrement sensibles :

Nous avons été touchés au plus profond de nous-mêmes par ce geste du lavement des pieds vécu lentement, fraternellement et dans la réciprocité. Nous avons ressenti que c'est bien là « le cœur de l'Évangile », qui nous fait expérimenter une véritable fraternité, un 'moment très fort' de 'plénitude'...

Cette expérience nous a stimulés dans l'exercice de nos missions respectives. Plusieurs ont témoigné de l'élan, de la joie à exercer leur mission que ce vécu leur a donnée. Plus précisément, nous avons senti la nécessité de vivre un certain nombre d'attitudes qui sont essentielles dans cette perspective du lavement des pieds...

Comment faire pour que les diacres soient davantage signés en Église de cette dynamique du lavement des pieds ? Nous souhaiterions en effet partager à la communauté chrétienne ce souci de fraternité qui nous anime, être des 'aiguillons' de cette diaconie qui est au cœur de la foi chrétienne³⁹ ...

Qu'il soit permis de rappeler également dans le cadre de cette conférence le moment important vécu à Cîteaux, le 11 mai 2009, par une quarantaine de jeunes prêtres de la province ecclésiastique de Bourgogne, lors d'une célébration du lavement des pieds dans le sens de la « vicinalité » dont nous avons parlé. Alors que certains d'entre eux y venaient un peu à reculons, ils ont été unanimes à reconnaître l'intensité de la grâce reçue à cette occasion.

Il nous est bon aussi d'entendre la voix d'un évêque, proche des communautés de l'Arche, qui n'hésite pas à écrire :

A la hiérarchie pyramidale du pouvoir, l'Église voudrait substituer celle de l'organisation d'un corps. A l'évêque, elle demande d'être pour ses prêtres et ses ouailles non pas un chef mais 'un père, un frère et un ami', d'être guidé dans ses décisions non pas par la loi mais par la 'charité et la vérité'. Et elle nous demande de substituer aux relations qui nous semblent si naturelles de soumission ou de méfiance envers le pouvoir, des relations de fraternité et de

³⁶. Sr M-M CAZEAU, Session de Saint-Thierry, « Ils n'ont plus de prêtres », dans *Liturgie 133*, pp. 186-193.

³⁷. Marie-Gérard DUBOIS, Réunion de la CFC à l'abbaye du Rivet du 22 au 26 novembre 2008, *Liturgie 144*, pp. 85-92.

³⁸. Eric JACQUINET – Jacques NOURISSAT, *Fidèles jusqu'à l'audace. Divorcés remariés : un chemin nouveau dans l'Église*, Ed. Salvator, Paris 2008, pp. 42-48.

³⁹. Patrice SAUVAGE, La fraternité en actes, *Église d'Autun*, juillet 2009.

confiance envers l'autorité. Car elle ne se considère pas comme une entreprise dont l'objectif est d'arriver à accomplir tel ou tel projet ou de réussir telle ou telle performance, mais comme une communauté dont le projet est de faire vivre en plénitude et ensemble chacun de ceux qui lui sont confiés...

...Se laver les pieds les uns aux autres – et non que le prêtre seul les lave à quelques personnes comme le Jeudi Saint – c'est très concrètement reconnaître qu'il n'y a pas de hiérarchie au sens du pouvoir que les uns exerceraient sur les autres, que ce 'pouvoir' soit même celui du service. Mais qu'on est serviteur les uns des autres et qu'il faut accepter d'être servi comme de servir pour que le lien entre nous soit plus vrai et plus fort. Le plus difficile en effet n'est pas tellement de laver les pieds de l'autre, surtout si le geste est tellement ritualisé qu'on le touche à peine, mais d'accepter que l'autre, à genoux devant vous, vous rende un service si humble et que vous puissiez alors le bénir en lui imposant les mains. Là aussi les paroles ou les concepts sont mis à l'épreuve des gestes avec toutes les difficultés et même le léger ridicule que peut comporter la matérialité des situations. Les bassines, les chaussettes à enlever, l'eau à apporter, les chiffons pour essuyer, le temps passé, tout cela nous renvoie à la simplicité de notre incarnation et à la vérité de nos relations⁴⁰.

Ouvrir la porte des temps nouveaux

C'est avec un souci de fidélité à l'Évangile et à la Règle de saint Benoît que notre communauté s'est interrogée sur l'opportunité de redonner au lavement des pieds une place dans sa vie « ordinaire ». Après une année *ad experimentum*, nous avons fait une évaluation. La très grande majorité des frères, en particulier les plus jeunes, s'est montrée favorable pour introduire la célébration du lavement des pieds quatre fois par an. Telle est, pour l'instant, la fréquence que nous avons adoptée.

Dans l'esprit de la Règle⁴¹, cette célébration a toujours lieu un samedi, avant la célébration des premières vêpres du dimanche. Le lavement des pieds apparaît ainsi comme une porte ouverte pour entrer dans le « Jour du Seigneur » et l'irruption des temps nouveaux. La communauté se retrouve dans la salle du chapitre. Après le chant de l' *Ubi caritas*⁴², un frère choisit quelques versets de la Parole de Dieu et en fait un commentaire approprié. Après un temps de silence, nous procédons au lavement des pieds *invicem*, « entre nous ». Intentionnellement, nous gardons le silence aussi longtemps que dure le lavement des pieds. On n'entend que le chant de l'eau qui coule. Nous voulons éviter toute forme de précipitation, habiter le geste avec beaucoup d'humanité. Celui qui a eu les pieds lavés pose ses mains, en signe de prière et de bénédiction, sur la tête de celui qui lui a lavé les pieds, et ainsi de suite de frère à frère. Quand le lavement des pieds est terminé, tous se lèvent, le père abbé dit une prière à l'intention des frères qui se relaient dans les services de semaine et pour demander au Seigneur de nous accorder « la joie de nous servir les uns les autres dans la charité ». Puis nous partons en procession vers l'église en

⁴⁰. Gérard DAUCOURT, *Une vie d'évêque*, Ed. Parole et Silence, 2003, pp. 48...50. L'auteur se réfère à la pratique des communautés de l'Arche où celui à qui on a lavé les pieds bénit celui qui lui a lavé les pieds.

⁴¹. RB 35.

⁴². *Ubi caritas est vera, Deus ibi est. Là où l'amour est vrai, Dieu est présent.* Le chant fait mémoire du commandement nouveau et de la joie d'être rassemblés dans l'unité par le Christ, présent au milieu de nous.

chantant : *Il est avec nous, Celui qui nous appelle, et nous marchons vers notre Pâque*⁴³. A noter aussi que le repas du soir, ce samedi-là, est toujours rehaussé d'un petit air de fête fraternelle.

Ce faisant, nous ne remettons pas en cause la célébration de l'eucharistie dominicale, ni même sa célébration quotidienne. Tant que cette grâce nous est donnée, comme nous aurions tort de nous en priver ! Elle demeure la source et le sommet de toute notre vie au cœur de l'Eglise. Nous expérimentons néanmoins que le lavement des pieds lui apporte ce qu'à elle seule, l'eucharistie ne peut pas manifester avec la même force : cette « vicinalité » où chacun, à tour de rôle, apparaît comme le seigneur et le serviteur de ses frères.

Résumons notre propos de manière un peu lapidaire :

L'eucharistie ouvre la porte des temps nouveaux sous le signe de l'Alliance Nouvelle et Eternelle entre Dieu et l'humanité toute entière. Sa célébration est toujours présidée par un prêtre légitimement ordonné. Communier au Corps et au Sang du Christ exige une vie baptismale vraiment fidèle à l'Amour divin qui se donne jusqu'au bout sans jamais se reprendre.

Le lavement des pieds ouvre, lui aussi, la porte des temps nouveaux. A la lumière du même Amour divin qui se manifeste dans l'humble service, il annonce et réalise, comme un sacrement⁴⁴, la fraternité universelle des enfants de Dieu. Ici, le plus grand vient en aide au plus petit, le plus riche au plus démuné, le plus saint au plus pécheur...et réciproquement, le plus pécheur vient au secours du plus saint, le plus démuné trouve de quoi donner au plus riche, le plus petit ennoblit le plus grand. Cela veut dire que, pour accomplir ce geste, nul n'est trop pécheur et nul n'est trop saint, car nul ne préside ici sinon celui qui sert en se tenant, comme Jésus lui-même, aux pieds de son prochain. Homme ou femme, riche ou pauvre, malade ou bien portant, clerc ou laïc, religieux ou mécréant...l'eau dont chacun se sert provient de son baptême. Un jour, elle fut changée en vin, en vue d'un autre jour où le vin lui-même fut changé en Sang pour la rémission des péchés et la joie des noces éternelles.

Fr. Olivier QUENARDEL
Abbé de Cîteaux

⁴³. Hymne C.F.C.

⁴⁴. Saint Bernard considérait le lavement des pieds comme un sacrement, au même titre que le baptême et l'eucharistie. Cf. Saint BERNARD, *Sermons pour l'année*, traduction par Pierre-Yves EMERY, Brepols et Taizé, 1990, pp. 463-467.